

## Présentation

Marcel Voisin

Volume 21, numéro 2, automne 1988

L'essai en Belgique romane

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500845ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500845ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Voisin, M. (1988). Présentation. *Études littéraires*, 21(2), 9–17.  
<https://doi.org/10.7202/500845ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

# PRÉSENTATION

---

*marcel voisin*

---

Si vous désirez étudier la poésie, le fantastique, la bande dessinée ou même le théâtre et le roman belges écrits en français<sup>1</sup>, vous disposez d'une abondance de références, d'études et d'anthologies diverses, anciennes ou récentes. Mais la plupart des ouvrages traitant de la littérature française de Belgique<sup>2</sup> réservent à l'expression de la pensée une part mineure ou même la passent sous silence<sup>3</sup>. C'est une raison majeure pour tenter de mieux cerner cette thématique délaissée au point qu'elle pourrait faire songer à une véritable carence<sup>4</sup>.

La naissance d'une authentique littérature belge ne fut guère facile, un demi-siècle après l'indépendance nationale, car les créateurs ont dû se dégager laborieusement d'une sorte de complexe de bâtardise et de marginalité<sup>5</sup>.

**Dans un premier temps, la période qui va de 1830 à 1839, parce que l'indépendance du jeune État est extrêmement fragile et qu'il a à se protéger des convoitises de la France et des menées de la Hollande, celui-ci voudra se définir par un recours à son fonds spécifique et en niant l'influence de ses encombrants voisins. La phrase célèbre du poète Weustenraad, qui date de 1836, révèle fort bien ce glissement, qui paraît tout naturel, du politique au littéraire : « La Belgique a conquis son indépendance politique en 1830 ; il est temps qu'elle conquière également son indépendance littéraire »<sup>6</sup>.**

Cette naissance se produit d'abord dans un climat de timidité et d'imitation. L'éblouissant Paris est si proche ! On aspire à se situer dans un juste milieu — *aurea mediocritas* ! — et un Charles Faider déclare : « La littérature belge peut être indépendante : ce serait un malheur pour elle d'adopter le désolant scepticisme de la littérature française, ou le mysticisme incompréhensible de la littérature allemande <sup>7</sup> ».

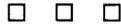
C'était mal parti pour l'esprit critique <sup>8</sup> comme pour l'intuition transcendante ! Mais c'est le lancement d'une tradition connue aussi en politique sous le nom de « compromis à la belge » que dénonce Jacques Dubois : « Nous sommes dans une société de la crispation et de la rétention. La neutralité courtoise qu'elle affectionne est nuisible à l'affirmation créatrice <sup>9</sup> ». Pareilles attitudes ont sans doute rogné les ailes à maints créateurs, à commencer par Octave Pirmez qu'on s'accorde à considérer comme le précurseur de l'essai <sup>10</sup>. Elles n'ont pas favorisé l'engagement des écrivains ni la vivacité du débat politique en littérature <sup>11</sup>.

Sans doute faudrait-il aussi « renouer avec une histoire étouffée sous l'historiographie <sup>12</sup> ». Sans oublier le lancinant problème de l'édition littéraire et surtout de sa distribution colonisées par Paris, phénomène qui pèse encore plus lourdement sur la littérature d'idées.

Malgré ces réserves et limites, la matière existe <sup>13</sup> et mérite examen. D'autant qu'elle fut souvent négligée et qu'elle est encore moins soutenue par l'institution littéraire. La bâtardise peut se muer en carrefour et en dialogues culturels, la marginalité en liberté, les influences en stimulations ainsi qu'on le voit bien avec Maeterlinck. C'est pourquoi nous avons voulu relever le défi et tenter de combler une lacune sans prétendre, bien sûr, à l'exhaustivité. Nous avons rassemblé quelques contributions, caractéristiques et diverses, par l'objet comme par le ton, qui, plutôt que de baliser systématiquement les diverses régions de la pensée et de l'esprit critique, procèdent par coup de sonde et nous plongent chacune au cœur d'une œuvre, d'un mouvement ou d'une problématique.

Évoquer l'essai, c'est aussi entrer dans une vision critique du phénomène littéraire comme du phénomène social. Adorno écrivait que l'essai, « dès le début, est la forme critique par excellence et en tant que critique immanente des œuvres de

l'esprit, en tant que confrontation de ce qu'elles sont avec leur concept, il est une critique de l'idéologie <sup>14</sup>».



À tout seigneur, tout honneur ! Bien qu'il soit plus romancier, conteur, journaliste, qu'essayiste, ne convenait-il pas, au seuil de ce volume, de rendre hommage au père fondateur des lettres et de l'esprit critique dans notre histoire littéraire ? Charles De Coster, magnifiquement solitaire en son temps, campé sur son éternel chef-d'œuvre, représente la figure exemplaire du destin dramatique du génial précurseur hétérodoxe. Il est le représentant le plus important, sur le plan littéraire, de ce riche courant d'idées libérales dont le combat contre la tradition anime tout notre 19<sup>e</sup> siècle. Lutteur romantique, ardent idéaliste prenant au sérieux 1789 et les droits de l'homme, anticlérical fougueux, il voue sa vie et son œuvre à la libération de l'homme avec une insigne générosité.

En rapprochant de façon très fine et très érudite *Thyl Ulenspiegel* et *l'Œuvre au noir*, sous le regard tutélaire de Rabelais expliqué par Bakhtine, Adolphe Nysenholc nous esquisse une famille d'esprits, une filiation spirituelle qui attestent à la fois l'universalité des luttes pour la liberté de conscience et l'évolution des mentalités dans ce domaine depuis la source que représente cette fiévreuse Renaissance qui a fasciné autant De Coster que Yourcenar, au point de les faire se rencontrer d'étonnante façon dans le temps, dans les lieux et sur les thèmes. N'oublions pas que l'histoire politique et religieuse des Pays-Bas au 16<sup>e</sup> siècle a définitivement marqué le destin idéologique et culturel de la Belgique <sup>15</sup>.

S'inscrivant dans l'analyse institutionnelle et sociologique, Daniel Blampain nous révèle l'originalité du surréalisme en Hainaut. Le mouvement s'est distancé à l'égard de Paris comme de Bruxelles par la crise économique et sociale que vit cette province minière ainsi que par l'engagement politique des animateurs qu'elle suscite. Une analyse minutieuse des textes fondateurs à la lumière des circonstances historiques met en relief les motivations, les ambivalences et les risques de l'engagement des écrivains dans une contestation, voire une

subversion, traduit en créations artistiques comme en manifestations diverses et fortement marqué par l'idéologie de la lutte sociale. Le phénomène est relativement rare dans les lettres belges. Rare aussi le fait que l'orientation esthétique ne procède pas d'une mode parisienne. Car, en l'occurrence, c'est d'un tissu social en crise que jaillit une protestation artistique aux fortes motivations éthiques et politiques. La caution d'André Breton n'est qu'un stimulant ou une récompense. En outre, le mouvement, notamment par sa figure de proue Achille Chavée, a laissé des traces dans la vie culturelle et artistique, non seulement du Hainaut, mais encore de l'ensemble de la communauté française<sup>16</sup>.

Il fallait aussi évoquer — évoquer seulement — tout ce riche pan de la critique littéraire. Il y a celle des professionnels de la presse belge et celle, souvent plus prestigieuse, de ceux qui sont montés à Paris pour d'autres raisons et qui y ont réussi<sup>17</sup>. Il y a aussi une importante critique universitaire où s'est distinguée Émilie Noulet<sup>18</sup>. C'est elle que Jan Rubès, chercheur au Musée de la littérature et de la parole, a choisi de présenter. Ce choix n'est donc point si arbitraire, d'autant que l'éminente critique a laissé sa marque à l'Université libre de Bruxelles où elle fut une professeure appréciée. Elle se présente en outre comme l'exemple même de la critique purement littéraire, d'esprit résolument indépendant des modes, spécialiste pourtant de la modernité poétique (Rimbaud, Mallarmé et surtout Valéry), animée d'une véritable passion pour le texte poétique. Jan Rubès montre bien la logique interne de son œuvre et comment cette passion du texte, du mystère poétique à sonder inlassablement, arrive à faire, par une sorte de mimétisme savant, du travail critique une œuvre de création.

Lorsqu'en 1936 Maurice Grevisse publia son *Bon Usage*, aujourd'hui universellement apprécié, André Gide proclama qu'il s'agissait de la meilleure grammaire du français. Quel honneur pour la petite Belgique ! À y regarder de plus près, il n'y avait pas de miracle, car une solide tradition d'attention au langage s'était enracinée sur cette marge de l'Hexagone, fascinée, parfois obnubilée par l'exigence parisienne. Pour nous le prouver, l'éminent linguiste Marc Wilmet<sup>20</sup> ne pouvait refaire ici le magistral bilan qu'il en a dressé en 1975. C'est pourquoi son jeune disciple Michel Trousson nous propose d'analyser la refonte du *Bon Usage* opérée, un demi-siècle plus tard, par

le propre gendre et fidèle collaborateur de Maurice Grevisse, le professeur André Goosse, qui a publié de nombreux articles et manuels. Cette étude minutieuse nous permet de voir s'articuler de façon typique à notre situation, mais utile à toute la francophonie, le souci pédagogique et pratique qui fit la fortune de l'ouvrage et l'essence mesurée, épurée, de l'évolution linguistique des dernières décennies. Ainsi sommes-nous plongés au cœur d'une étape remarquable dans la longue et riche tradition de réflexion langagière de notre communauté française.

Ma contribution ne poursuit d'autre but que d'inciter le chercheur à explorer les marges de notre littérature. Comme il arrive partout, une orthodoxie, c'est-à-dire une idéologie qui a pris le pouvoir, parfois jusqu'à la tentation du monopole, tente de refouler dans le silence, l'oubli ou la méconnaissance les écrivains et les idées considérés comme subversifs. Ce sont souvent les plus stimulants et les plus porteurs d'avenir ! Dans la très catholique Belgique, ce sont avant tout les œuvres animées par un esprit progressiste (libéral ou socialiste), souvent anticlérical, voire antireligieux, qui ont été refoulées. Impossible d'en dresser ici un bilan exhaustif ! Mais il m'a paru piquant d'épingler quelques exemples de portée diverse. Ainsi, l'orthodoxie n'a pu occulter la gloire d'un Maeterlinck, dont l'audience fut universelle et qui fut consacré par un prix Nobel en 1911. Mais elle a réussi à déclasser le penseur derrière le poète et surtout le dramaturge, et à privilégier dans l'œuvre de l'essayiste les aspects les plus anodins.

D'autres exemples invitent à explorer des pistes moins connues, des victimes d'édicions confidentielles, de réputations vieilles ou clichées, plus généralement de la paresse intellectuelle qui se contente de réputations établies, des engouements idéologiques et du terrorisme des modes. J'espère que cette école buissonnière dans l'essai constituera un parcours de santé mentale à l'air vif de la pensée libre.

Claire Lejeune a choisi la forme de l'entretien pour exprimer ses idées sur les rapports qu'elle vit et qu'elle illustre entre la pensée et la poésie. Avec sa franchise coutumière, elle nous livre ainsi quelques clés de sa création dont l'évolution concrétise ce problème. L'auto-analyse en triple situation de marginalisation, comme Belge, autodidacte et femme, la recherche obstinée

d'un langage propre, libéré des contraintes et routines du patriarcat dominant, quelques influences déterminantes (Héraclite, Rimbaud, René Char, René Thom... et le Québec!), son engagement propre dans la rencontre du politique et du poétique stimulée par une lutte farouche contre toute forme de cléricisme, etc. figurent autant de repères pour baliser et comprendre l'œuvre à la fois directe et altière de l'écrivaine, qui fut lauréate en 1984 du prix Belgo-canadien et pour qui la connaissance et la fréquentation des Québécois et Québécoises fut une nouvelle source d'inspiration, de jouissance et de jouvence.

Il y a quelque chose de la « révolution tranquille » qui est passé dans l'œuvre récente de Claire Lejeune et qui l'a dynamisée, notamment dans le sens d'un approfondissement de la transgression et de la libération avec l'outil sans cesse affiné dans l'atelier interculturel de ce que l'on appelle parfois « l'écriture-femme ». L'œuvre de Claire Lejeune illustre la formule de Heidegger : « Mais la poésie qui pense est en vérité la topologie de l'être. » Et avec elle, l'être est toujours en devenir !

Le jeu du hasard et des rencontres, mais aussi les affinités électives ont fait naître à l'Université libre de Bruxelles un centre d'études de sociologie littéraire marqué par l'exemple et la personnalité de Lucien Goldmann. Présidé d'abord par Roger Lallemand, juriste éminent, actuel président du Sénat, mais toujours tenté par la littérature, il l'est aujourd'hui par un autre juriste, romancier remarquable et remarqué, Pierre Mertens<sup>19</sup>. Ralph Heyndels y a participé d'une manière particulièrement active et féconde pendant plusieurs années avant de s'envoler pour les États-Unis. Il nous apporte un témoignage de première main sur cette expérience de recherche interdisciplinaire qui a produit des articles, des colloques et des volumes.

Un mot des comptes rendus. Dans la somme des publications intéressantes des dernières années, il a fallu choisir. Nous avons essayé simplement d'illustrer encore les articles en faisant mieux connaître les auteurs ou les problématiques, en faisant écho à des préoccupations évoquées ailleurs, en fournissant une information ou une piste complémentaires. Les deux ouvrages les plus éloignés *a priori* de notre thème justifient leur mention par la richesse d'information qu'ils offrent au chercheur et la diversité des services qu'ils peuvent lui rendre.

En conclusion, j'espère que le lecteur attentif percevra l'unité sous l'apparente diversité, le tissu de relations et de références qui unit les articles entre eux et avec les comptes rendus. C'est l'esprit de Thyl et de Zénon qui anime ma recherche, une part de la révolte surréaliste ou le témoignage de Claire Lejeune. C'est la dialectique de l'ancien et du nouveau qui traverse toutes les études, y compris la refonte du *Bon Usage*. Le souci sociologique oriente aussi bien la nouvelle école liégeoise que les recherches goldmaniennes à Bruxelles.

Le rire, le sourire, l'humour, sous des colorations diverses, imprègnent ce recueil jusqu'aux comptes rendus, parce qu'ils sont libérateurs et qu'ils signent en même temps l'intelligence, celle de Charlot campé par Nysenholc, ou celle de la sociologie corrigée par Javeau. L'indépendance d'esprit, la dynamique d'une pensée du devenir (ou en devenir) se manifestent clairement dans l'ensemble du volume.

Puisse ce panorama, malgré ses lacunes, susciter l'agrément et l'intérêt, sources de lectures profitables et de recherches fécondes !

Marcel VOISIN

#### Notes

- 1 L'ordre de citation n'est pas indifférent.
- 2 Il existe une importante littérature flamande (écrite en néerlandais), parfois traduite en français et en d'autres langues, comme dans le cas d'un illustre contemporain polyvalent comme Hugo Claus, par exemple. Mais laissons de côté les littératures *dialectales* du nord comme du sud du pays.
- 3 Le monument de base, publié sous la direction de G. Charlier et J. Hanse, essaie de fournir un panorama complet, mais il date (1958) et n'évite pas la sèche énumération. Les outils les plus récents ne sont guère prolixes en la matière. Ainsi, l'*Anthologie didactique des littératures françaises hors de France*, publiée par la F.I.P.F. chez Duculot (Gembloux, Belgique, 1976) ne propose aucun texte ; le « Que sais-je ? n° 1540 de R. Burniaux et R. Frickx (1973) n'accorde à l'essai proprement dit que trois pages ; la *Littérature française de Belgique* de R. Frickx et J.-M. Klinkenberg, ouvrage destiné aux classes, y consacre une page et trois textes, (« Littérature et langages », Nathan-Labor, Paris-Bruxelles, 1980) ; les documents pour la classe, réunis par Anne-Marie Beckers sous le titre *Lire les écrivains belges* (Ministère de l'Éducation Nationale, tome I, 1985 ; tome II, 1987), n'accordent aucune place aux essayistes tout comme, jusqu'à présent, les deux collections de poche « Espace Nord » et « Un livre, une œuvre », publiées aux Éditions

Labor et dont la diffusion constitue un événement culturel remarquable. J'ai personnellement attiré l'attention sur le thème dans le n° 4 de *Quaderni di Francofonia* de 1986.

- 4 Si la Belgique n'est pas une terre philosophique, elle n'est pas un désert de l'essai, ni au sens restreint, ni au sens large. Notre écrivain le mieux consacré, Maurice Maeterlinck, en fut un représentant particulièrement fécond.
- 5 Consulter notamment la substantielle introduction de Marc Quaghebeur à *l'Alphabet des lettres belges de langue française*, édité par l'Association pour la promotion des Lettres belges de langue française à Bruxelles en 1982.
- 6 Michel Otten, « le Thème de l'identité et ses fluctuations historiques », in J.-M. Klinkenberg et L. Gauvin : *Littérature et institutions au Québec et en Belgique francophone*, Labor, Bruxelles, 1985, p. 65.
- 7 Charles Faider, « De la nationalité littéraire en Belgique », *Revue belge*, III, 1836, p. 515.
- 8 Voir infra, introduction à mon article.
- 9 Jacques Dubois, « Jeu de forces et contradiction dans le champ littéraire de la Belgique contemporaine », in J.-M. Klinkenberg et L. Gauvin, *op. cit.*, p. 18. On notera les convergences avec la situation initiale du Québec. D'ailleurs, Lise Gauvin soupçonne la complaisance timorée « à adopter, pour se voir, le regard de l'étranger » (*ibid.*, p. 22). Elle cite en remède *la Passion d'autonomie* de François Charron (p. 26) dont le texte énergique agréerait bien à l'écrivain belge.
- 10 Je l'évoque dans « Regards sur l'essai en Belgique romane », *Quaderni di Francofonia*, 1986.
- 11 Voir l'article de J. Demers et Line Mc Murray in Klinkenberg et Gauvin, *op. cit.* Il analyse notamment les débats et manifestes autour de la question de l'identité. D'autre part, l'article de M. Otten éclaire bien « la question belge » en littérature, et, dans le même volume, R. Andrienne souligne qu'« il y a peu de débats d'idées en Belgique entre la classe politique et les intellectuels ».
- 12 Ralph Heyndels in Klinkenberg et Gauvin, *op. cit.*, p. 62. Ce qu'ont tenté de faire récemment deux historiens de la Vrije Universiteit te Brussel : Els Witte et Jan Craeybeckx, dans leur livre *la Belgique politique de 1830 à nos jours*, Labor, Bruxelles, 1987 (l'édition originale en néerlandais date de 1985).
- 13 Elle partagera avec le théâtre le 3<sup>e</sup> et dernier tome du *Dictionnaire des œuvres* des lettres françaises de Belgique, à paraître chez Duculot en mai 1989.
- 14 Théodor W. Adorno, « L'Essai comme forme », *Notes sur la littérature*, I, Flammarion 1984, r. 23 ; voir aussi la définition de l'essai selon André Belleau, citée dans mon article.
- 15 Voir infra l'introduction à mon article.
- 16 Citons, parmi d'autres, les éditions du Daily-Bul, animées par André Balthazar et Pol Bury à La Louvière, les publications et manifestations autour d'Achille Chavée et de Fernand Dumont notamment (ce dernier mort dans un camp d'extermination nazi), tout récemment le monumental et bel album, richement illustré et documenté, de Christine et Achille Béchet, *Surréalistes wallons*, Labor, Bruxelles, 1987.
- 17 Si, en Belgique, « Aristarque n'est pas gâté », la tradition des Belges à Paris égrène des noms parfois importants : Christian Beck, Robert Poulet, Hubert

Juin, Robert Kanters, Hubert Nyssen (devenu éditeur), Georges Lambrichs, Gabrielle Rotin, etc., sans oublier la carrière internationale d'un Georges Poulet ou l'étonnante production d'un Léon Thoorens.

- <sup>18</sup> « Il convient de tirer hors de pair l'œuvre d'Émilie Noulet (née en 1892) qui, au terme d'une très intelligente et scrupuleuse approche de ses poètes favoris [...] tente de cerner dans son dernier ouvrage, l'insaisissable mystère du *Ton poétique* (1972) » (R. Burniaux et R. Frickx, *op. cit.*, p. 110-111).
- <sup>19</sup> Spécialiste de droit international et des droits de l'homme, Pierre Mertens a été particulièrement sensible au thème de l'exil, réel ou intérieur, et mêlé aux débats sur « la belgitude » et le statut de notre littérature. Il écrit, par exemple, à propos du héros de son dernier roman, Gottfried Benn : « Il semble bien que Bruxelles se prête, si l'on ose dire, à l'exil. (Ne fût-ce que parce que les créateurs qui sont condamnés à y végéter s'y sentent déjà exilés sur place, et à l'avance ! » (*Marges et exils — L'Europe des littératures déplacées*, « Archives du Futur », Labor ; Bruxelles, 1987, p. 119). Son expérience d'avocat des prisonniers politiques ou d'observateur d'Amnistie Internationale a nourri, entre autres, des romans comme *les Bons Offices* (Seuil, 1974), *Terre d'asile* (Grasset, 1978 — réédité en 1987 dans la collection « Espace Nord » chez Labor à Bruxelles) et même *les Éblouissements* (Seuil, 1987, Prix Médicis) sur le thème des errements politiques et de la tragique marginalité du grand poète allemand Gottfried Benn, témoin particulier des deux guerres mondiales. Mertens est donc un romancier dont la pensée pourrait être étudiée à l'instar de celle d'un Albert Ayguesparse engagé depuis toujours dans la difficile défense d'un « socialisme à visage humain ». Voir, par exemple, *les Mal-Pensants*, La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1979, que l'on pourrait rapprocher de *Faux Passeports* de Charles Plisnier.
- <sup>20</sup> Guillaume de réputation internationale, Marc Wilmet, membre de notre Académie, professeur à l'Université libre de Bruxelles, est un lauréat récent du Prix Francqui (1986), la plus haute distinction scientifique belge.